

24

1980

revue trimestrielle

CAHIERS METANOIA

SOMMAIRE

EDITORIAL

p. 3

EN GUISE DE BILAN

COMMENTAIRE DE L'EVANGILE SELON THOMAS

p. 7

LOGION 33

RECHERCHES

p. 14

ESSAIS

p. 23

COURRIER METANOIA

p. 27

BIBLIOGRAPHIE

p. 30

INITIATION A LA GRAMMAIRE COPTE

p. 39

POESIE

p. 43

CAHIERS METANOIA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26200 Montélimar
Tél. (75) 90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901
CCP 6564.15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

Imprimé en France 12/80

Imprimerie du Crestois
26400 Crest
Dépôt légal n° 12/80

Comment se procurer les Cahiers Métanoïa ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux *Cahiers Métanoïa* : Marsanne - 26200 Montélimar.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre ; en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76).

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année.

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants indiqués ci-dessous :

— Cahiers 1975	120,00 F
— Cahiers 1976	120,00 F
— Cahiers 1977	120,00 F
— Cahiers 1978	120,00 F
— Cahiers 1979	120,00 F
.. Cahiers 1980	120,00 F

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adresserons, à titre de specimen gracieux, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

ÉDITORIAL

EN GUISE DE BILAN

Six ans déjà d'activité, vingt-quatre numéros des Cahiers sans compter le travail qui les a précédés et les ouvrages publiés ou en préparation, les séminaires d'été, les rencontres de groupes, les échanges particuliers. Beaucoup d'épreuves sur le chemin, des abandons en cours de route, des lâchages douloureux, des attaques obstinées. Mais aussi, mais surtout, des marques d'une fidélité sans faille, des concours aussi généreux que discrets et par dessus tout la certitude d'une présence multiple et une, qui fait qu'on parle le même langage sans nécessairement parler la même langue, qu'on se reconnaît sans s'être jamais vus, qu'on se connaît sans se parler, qu'on ne déplore pas l'absence parce qu'on ne se quitte plus.

Qui dit cela, qui parle ainsi ? Qui évoque une fraternité universelle, sans frontières, sans barrières linguistiques ou raciales ? Les Gnostiques. Oui les gnostiques de toujours, ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui, car ils puisent à la gnose éternelle. Qui dès lors, sans ignorance ou sans sectarisme, pourrait parler de secte pour désigner des groupes dont le comportement transcende tous les particularismes ? Car c'est bien le propre du gnostique que d'être souverainement libre envers les institutions quelles qu'elles soient. Non qu'il les méprise : il peut être un citoyen exemplaire - mais pas ipso facto un bon soldat.

Le gnostique est au monde ; il y est pleinement et rien de ce qui est humain ne lui est étranger. Il n'a pas d'interdits, en revanche il est réfractaire à toute emprise extérieure.

On a trop dit de lui, trop écrit, qu'il était un dualiste acharné, qu'il méprisait les « valeurs » de ce monde et demeurait enfermé dans un univers masochiste où le mal triomphait du bien. Evidemment si l'analyse n'est pas poussée plus loin, elle peut donner à

des esprits prévenus ou (et) superficiels l'illusion d'un vrai diagnostic. Cependant, pour s'arrêter à un tel bilan de santé, il faut faire preuve ou bien d'une mauvaise foi révoltante ou bien d'une petitesse frivole.

Faire un bilan, c'est établir, en résumé, l'état de l'actif et du passif. Les activités au sein de l'Association étant bénévoles, vous avez l'explication de notre longévité, exceptionnelle dans le domaine où nous œuvrons. Et les promesses de vie à venir révèlent une santé à la fois fragile et solide, fragile car seules les cotisations permettent de continuer, mais solide à en juger par la fidélité et la générosité des Métanoïas : ce qui permet de faire face aux dépenses inévitables, ... en un mot de donner les moyens à un groupe voué à la recherche essentielle de persévérer.

Deux pôles, en somme, dont l'un est qualificatif et l'autre quantitatif. Deux tendances inversées, l'une exprimant la nostalgie de l'Un et l'autre la propension à se répandre et à se multiplier. Celle-ci s'exprime par une progression numérique ; et c'est la seule que connaît notre monde moderne en proie à l'accélération dans tous les domaines. Celle-là manifeste un souci fondamental de retour à l'Un originel ; elle reste incomprise de tous ceux qui sont voués uniquement au règne de la quantité. Pour eux, l'unité est un élément du multiple et c'est tout.

Il serait aberrant, et pour tout dire malhonnête, de restreindre la portée de la recherche gnostique à un conflit sans issue entre le bien et le mal. Il y a vingt ans encore, l'historien des religions ne pouvait parler des gnostiques sans les affubler du qualificatif de *dualiste*. Mais le temps vient et il est déjà venu où la peur du ridicule, à défaut d'autres motivations, évitera de renouveler certaines bévues.

L'histoire nous montre que, dans leur descente aux enfers, les gnostiques avaient acquis une maturité qui ne pouvait s'accommoder de la solution simpliste consistant à faire parachever par le sang du Christ rédempteur l'œuvre d'un Dieu justicier. Ils ne pouvaient non plus accepter l'évasion évanescence de l'âme vers des cieux auxquels l'éloignement conférait harmonie et beauté. On ne se sauve pas sans son corps, mais on ne ranime pas un cadavre pour les besoins de la cause. On ne sépare pas la *psyché* du *soma* :

Celui qui connaît le Tout,
s'il est privé de lui-même,
est privé du Tout (log. 67).

On ne transcende qu'en assumant :

Si deux font la paix
dans cette même maison,
ils diront à la montagne :
éloigne-toi,
et elle s'éloignera (log. 48).

Ne pas assumer le drame de sa condition, c'est s'endormir ou fuir. Par contre épouser sa condition dans ce quelle a d'heureux et de malheureux, affronter lucidement sa difficulté d'être au monde, c'est s'offrir la chance, si tant est qu'il y en a une, de sortir de sa prison.

Or, quelqu'un nous montre comment, sans évasion, sans faux-fuyant, sortir de l'impasse barrée par le mur de la mort. S'il nous dit que la prison qui était la nôtre n'existe pas en réalité, qu'aucun mur ne nous sépare de la Réalité, que chacun de nous, dans son Etre essentiel est cette Réalité, que l'expérimentation directe nous permet de nous rendre compte que le Royaume est déjà là, et s'il ressort que ce qu'il dit est vrai parce que vérifiable et vérifié, alors, n'y-a-t-il pas quelque chose d'insensé à attendre ce qui est venu ? (log. 51).

On peut faire un bilan à plusieurs niveaux. Le réalisme et le surréalisme du gnostique ne récusent pas plus les humbles travaux que le Vide qui leur sert de toile de fond.

Dans l'économie générale, il n'oublie pas l'économie particulière. Il sait que dans le langage courant l'unité est un élément du multiple, alors que la démarche vers l'Un, que nous appelons qualitative, postule que le multiple procède de l'Un, qu'il en sort et tend à y retourner. L'Un est la simplicité même, la nudité, le vide. Si l'on veut y ajouter quelque chose, si peu soit-il, on passe du qualitatif au quantitatif. Car Un plus quelque chose est différent fondamentalement de l'Un sans second. La différence est du domaine de l'avoir : j'ai ce que tu n'as pas ou tu as ce que je n'ai pas.

On comprend Maître Eckhart qui nous demande de supprimer toute différence : Je n'ai rien, je ne suis rien, je ne veux rien. Celui qui est véritablement pauvre n'est autre que la déité, selon Maître Eckhart, l'Un selon Jésus.

N'est-il pas intéressant de noter que le bilan nous apporte des données apparemment contradictoires suivant le niveau auquel on se place ? Sur le plan métaphysique, la plus extrême pauvreté est la marque de l'Absolu, du Tout. Sur le plan matériel plus l'actif est important par rapport au passif, plus grande est la prospérité. Comment concilier deux choses qui en apparence sont contraires ? Le tort serait justement de les considérer comme inconciliables. Du reste tous ceux qui les voient comme antinomiques tombent soit dans le matérialisme soit dans l'idéalisme. Le multiple sort de l'Un et y retourne. L'erreur, ou le désordre, consiste à ne pas voir le retour ou, tout au moins, à ne pas y croire.

Le gnostique n'est ni matérialiste ni idéaliste. C'est parce qu'il est surréaliste qu'il peut établir un bilan réaliste. C'est parce qu'il tient fermement les deux bouts de la chaîne qu'il n'est ni mesquin ni prodigue mais généreux.



COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS

LOGION 33

JESUS A DIT :

CE QUE TU ENTENDS D'UNE OREILLE,

DE L'AUTRE OREILLE

PROCLAME-LE SUR VOS TOITS,

CAR PERSONNE N'ALLUME UNE LAMPE

ET NE LA MET SOUS LE BOISSEAU

NI NE LA MET DANS UN ENDROIT CACHE,

MAIS IL LA MET SUR LE LAMPADAIRE

AFIN QUE TOUS CEUX QUI VONT ET VIENNENT

VOIENT SA LUMIERE



Si tous les disciples de Jésus ont entendu ou lu ses paroles, tous ne les ont pas « entendues » selon une certaine « écoute » : « ...que celui qui a des oreilles entende... »

Ce qui peut surprendre dans le 33^{ème} logion est la manière dont Jésus met en parallèle, apparemment du moins, deux sortes « d'écoutes » : « Ce que tu entendras d'une oreille, de l'autre oreille, proclame-le sur vos toits... » Deux écoutes mais de toute évidence situées à des niveaux de conscience différents. Une des « écoutes » à laquelle se réfère Jésus est celle qui perçoit « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille (ordinaire) n'a pas entendu », écoute intime et in formulable, elle plonge l'attention au lieu sans-lieu de la Vie où se jouent des harmoniques insoupçonnées.

L'autre « écoute » au contraire semble enregistrer le brouhaha du quotidien, celui du mental constamment agité par les pensées. Elle paraît périphérique, courante, ordinaire ; elle est en relation avec « vos toits », vos affaires, vos habitudes, sous-entendez vos préoccupations hors du Royaume. Elle sépare l'entendeur de la chose entendue, car elle appartient au monde sensorio-mental qui scinde indéfiniment toute unité rencontrée.

Or fort curieusement, d'après ce que nous dit Jésus dans le 33^{ème} logion, la première écoute, informelle et in formulable, semblerait devoir s'écouler dans la seconde, à la manière des vases communicants : l'entendu passe à l'autre oreille, c'est-à-dire à l'autre mode d'écoute, pour être « proclamé » ; les deux modes concourent donc au même acte unique : celui d'entendre en soi. Le rôle de la première « écoute » se borne à entendre, comprendre, saisir une vérité indéfinissable, et sans forme ; elle touche littéralement au grain de Sagesse enfoui. Le rôle de la seconde est de « proclamer » c'est-à-dire de témoigner de ce que la première « écoute » a entendu, pour que cette vérité « entendue » se voie et se lise au travers des nombreuses formes de la vie, « afin que tous ceux qui vont et viennent voient sa lumière ». L'homme ainsi rend manifeste le talent.

Soyons cependant plus précis. Que se passe-t-il au moment même où l'oreille intérieure se met à « entendre » ?

La vérité in formulée qui vient d'être comprise va aussitôt envahir tout l'être et son comportement, au point que cet être *deviendra* lui-même sa sagesse entendue. De sorte que si l'être

se prenait à vouloir cacher ce qu'il a entendu et saisi au tréfonds de lui-même, il se renierait aussitôt. Un soleil qui occulterait le rayonnement de sa propre lumière ne serait plus soleil ! Devenu un avec sa sagesse, l'homme donc la « proclame » spontanément, simplement en l'étant. Il la rayonne et c'est pourquoi les Védas affirment avec perspicacité : « ton rayonnement est ta forme la plus bénie ».

Malheureusement la majeure partie des chrétiens demeurent encore au stade des conceptions dualistes et estiment de ce fait qu'une âme aborde un Dieu et une vérité extérieurs à elle. Il en résulte un grave sous-développement de l'être qui n'est plus en mesure alors de « proclamer » sa sagesse, c'est-à-dire de la rayonner, pour la bonne raison qu'il ne l'a pas « entendue ». Le sens même du mot « proclamer » s'en trouve faussé et se met à signifier une morale, un dogme ou n'importe quelle « bonne parole » proclamés exclusivement extérieurement par voies verbales, écrites, théologiques ou légales. La « proclamation » s'est mentalisée et il en résulte que la vérité ainsi proclamée n'est plus vécue, mais dictée et de ce fait devient objet de jugement, authentifié par un collège de théologiens se déclarant détenteurs du savoir ; et si l'homme a l'outrecuidance de s'aventurer au cœur de lui-même, on a vite fait de sabrer sa tentative en la taxant de péché d'orgueil.

En dépit de son mode de communication exotérique, « la bonne parole » proclamée, ne comporte-t-elle pas néanmoins une certaine valeur ? Oui, dans la mesure où l'expérience d'autrui est toujours intéressante ; non, dans la mesure où il ne s'agit pas de son expérience propre. En définitive le dogme auquel il nous est commandé de croire, n'est que la croyance ou l'opinion d'un autre ou d'un groupe d'autres. Jésus n'a créé ni religion ni dogme bien qu'il nous ait communiqué une insondable Sagesse. Certains pourraient objecter qu'il nous a prodigué un enseignement verbal qui pourrait s'avérer n'être là aussi que son opinion ou sa croyance ! En fait l'esprit dogmatique et l'enseignement de Jésus n'ont rien de commun. Il n'est que de se pénétrer des 114 logia pour s'en persuader : chaque parole nous renvoie à nous-même, à « l'écoute » profonde, à la recherche du Royaume, au lieu de la Vie. Cette écoute de Soi revêt une telle importance pour Jésus qu'il n'hésite pas à nous mettre en garde de façon quasi-dramatique : « Celui qui connaît le Tout, s'il est privé de lui-même, est privé de Tout ». Combien éloignés sommes-nous de ces proclamations doctrinales et missionnaires qui, sous prétexte de « sauver les âmes », exigent la démission spirituelle de l'homme !

L'initiation vraie, et la seule d'ailleurs qui nous convienne, est celle qui jaillit des tréfonds de notre propre être. Point n'est besoin de la chercher au-dehors, car là ne se trouvera que la confirmation de ce qui aura déjà été trouvé au-dedans. A mesure que s'affine notre « écoute » nous devenons nous-même la vérité entendue, et devenus telle, aucune force au monde ne parviendra jamais à cacher ou occulter cela qui Est. Désormais bien malgré nous, en dépit de nous, sans même que nous le sachions, notre seule présence « proclame » la vérité entendue. Le plus grand malheur qui soit est de ne pas « entendre », ou de « proclamer » sans avoir « entendu ».

Anne Benoist d'Azy



La Parole est reçue
la Parole est proclamée
elle passe
de l'une à l'autre oreille
sans relai
sans intercepteur
sans diffuseur

On se croyait un nœud de relations
un poste récepteur - émetteur
avec beaucoup de fils
comme un vieil ordinateur
et pour le montrer
les jours d'orage
on provoquait un court-circuit
et il y a beaucoup de jours d'orage
ce qui fait si le compte est bon
beaucoup de court-circuits

On s'est brûlé
n'empêche qu'on a recommencé
car c'est vraiment trop simple
un circuit sans relais
un circuit sans courts-circuits

Oui mais c'est bête
de se compliquer la vie
de se faire souffrir
Finalement de guerre lasse
on cesse de s'entremettre
on se rend compte
- pourquoi si tard ? -
qu'il vaut mieux se démettre

Alors la Parole arrive
sans encombre
elle passe
sans entrave
de gauche à droite
dans un balancement sans fin
qui rythme
le mouvement et le repos

*Jésus ne s'est pas révélé comme il était en réalité, mais il s'est
révélé comme on pouvait le voir (Ev. selon Philippe).*

Je ne pouvais te voir comme tu étais
ta lumière m'eût brûlé les yeux
Alors tu m'es apparu
supportable à ma faiblesse
une lampe parmi d'autres lampes
une lampe qu'on allume
pour atténuer l'angoisse des nuits noires

Le jour vint - il était tard -
où elle brilla d'un éclat singulier
tel un soleil dans les ténèbres
Le soleil cessa de tourner avec d'autres soleils
Repère unique de l'homme en déroute
et des galaxies en dérive
- Je suis la lumière qui est sur eux tous -

Les ombres vont et viennent
nuages qui passent devant le soleil
Elles jouent entre elles

Mystiques certaines regardent le soleil
s'attardent devant son image
et supputent la meilleure façon de le capter

D'autres, à la lumière,
n'en finissent pas de se trouver belles
ou n'arrivent pas à s'accepter laides

D'autres enfin sans défense
dans l'oubli d'hier
et le désintérêt de demain
voient leurs formes fondre au soleil
libérant la voix de l'amour
Tu es moi - Je suis Toi

Emile Gillibert



La vie spirituelle se déroule sous le signe du paradoxe... *L'Évangile selon Thomas* est un enseignement *caché* : son titre l'affirme. Or voici que le Maître recommande à ses disciples de diffuser la Connaissance. Y a-t-il là contradiction ? La « source bouillonnante » à laquelle Thomas a étanché sa soif est-elle, oui ou non, accessible à tous ?

L'une des graves divergences qui, à l'aube du christianisme, opposait gnostiques et « croyants », c'est précisément que les premiers revendiquaient la « connaissance immédiate » alors que les seconds comptaient sur leur « foi » et sur l'aptitude des dignitaires ecclésiastiques à les prendre en charge et nous savons que Jésus reprochait à ces dignitaires de cacher les clés de la gnose et d'occulter la connaissance (log. 39 et 102).

Le même souci de générosité et d'ouverture inspire le logion 33. L'enseignement du Maître est ouvert à tous (aux femmes comme aux hommes et les textes gnostiques font nettement allusion à la maturité spirituelle des compagnes élues du Maître).

Le logion 33 s'adresse précisément aux initiés chargés de transmettre l'enseignement : la gnose doit être diffusée et la clé doit être accessible. A qui ? Pour qui ? A ceux et pour ceux qui *veulent* entrer (log. 39) c'est-à-dire à ceux qui ont un ardent désir de connaissance, ceux qui vont « *du dehors au dedans* » ⁽¹⁾, autrement dit ceux qui ont *cela* en eux et qui en sont conscients...

Les « aveugles » ne verront pas la *lampe* qui symbolise le rayonnement du Maître ou de l'initié. Les sourds n'entendront pas la vérité, crieée sur tous les toits. Pour eux, les paraboles et les énigmes proposées comme les koans du Zen qui, peut-être, les mettront un jour sur la voie...

Le logion fait une allusion voilée à ce double enseignement évoqué par le symbole de la double *oreille* : l'oreille *intérieure* de l'élue qui perçoit l'enseignement direct, éventuellement silencieux, du maître. *L'autre oreille* symbolise l'entendement *verbal* destiné à la masse. Et nous savons que les traditions authentiques donnent la priorité au *silence* et soulignent l'impuissance du langage lorsqu'il s'agit de l'ineffable expérience dont on ne peut rien dire...

Paule Salvan

(1) Verset 9 du logion 33 (Traduction littérale)

RECHERCHES

Vous avez pu constater déjà - et nous vous offrirons encore cette occasion - que l'Eveillé de Bombay, Nisargadatta, enseignait avec une merveilleuse simplicité. Le livre, *I am that*, qui réunit en anglais un bon nombre de ses entretiens, n'a pas encore été publié en langue française. Nous avons la chance de donner de temps à autre en français l'un ou l'autre de ses entretiens dans les Cahiers, ce qui nous permet, en attendant l'édition française, d'assimiler peu à peu un message qui rejoint d'emblée celui de Jésus.

Deux Métanoïas sont allés récemment voir le Maharaj à Bombay. Nous leur savons gré de nous donner leurs impressions de cette rencontre.

Le 29-10-80

Le Maharaj habite à la limite des taudis d'un côté et du quartier des prostituées de l'autre et je trouve très juste qu'une telle lumière se trouve dans cet environnement d'une vie plus naturelle que celle des gens cultivés. Maharaj est petit, d'après sa forme on devrait dire frêle, s'il n'était habité par une force et vitalité stupéfiantes. Plein d'humour, de malice, de rires, j'ai cru cette histoire de cancer une invention jusqu'à ce qu'il y fasse allusion lui-même. Sa voix est voilée, étrange, c'est tout. A peine assis chez lui dans une pièce de 4 X 5 m² très basse de plafond, il m'a questionné et pendant une heure ce fut un feu roulant de questions me remettant constamment en face de moi-même. L'enseignement de Maharaj ne peut être répété, il faut s'y engager. Je ne te transcrirai qu'un seul échantillon de son style à propos d'un commentaire concluant notre entretien du premier jour : « Tous ces mots que j'ai employés et que vous vous efforcez de comprendre et de retenir, comprenez bien qu'ils n'ont rien à voir avec votre véritable nature, ni avec la Réalité. Votre être véritable est beaucoup plus proche que le lieu où défilent tous ces concepts ». Il a ajouté en riant : « Toutes ces paroles sont de délicieux condiments que je suis habile à préparer pour le régal de votre ignorance. Mais ces condiments ont un effet caché, ils dissolvent l'ignorance tout en nourrissant votre être véritable »... Je parle, je parle, il me stimule matin et après-midi, se moque de

moi quand je n'ai rien à demander, mais je commence à entrevoir ce qu'est le niveau de la conscience qui nous agit qui n'a rien à voir avec le « je suis » lié aux concepts. Maharaj a une parole de feu, il parle beaucoup avec les mains, a une grande vivacité, des mimiques très drôles. Sa vivacité et par moment sa violence sont extrêmes. Il peut être cinglant quand la question est intellectuelle. Il se refuse à parler spiritualité. Il veut du concret, qui questionne ? C'est le point culminant de ma vie. A part Thomas et le Tao, je balance tous mes livres en rentrant. Maharaj vous indique votre Guru qui est à l'intérieur de vous. Ce « Je suis » éternel sans nom, ni forme qui, une fois connu et réalisé, vous conduit au sadhguru, le non-manifesté.

Paul

Bombay, vendredi 7 novembre 1980
(premier jour de l'an Indien, au
bruit des pétards et des fusées)

« Tout ce qu'on peut imaginer, penser, comprendre, sentir, ce n'est pas cela la réalité. . »

Une des paroles de Maharaj, qui ne veut pas, pourtant, que ses paroles soient répétées. Il est vrai que ses paroles peuvent porter en elle-même une vérité, où bien, propres à la circonstance du moment, remodeler la question à laquelle elles sont sensées répondre, où bien pour remettre en question une compréhension établie qui pourrait devenir un nouveau concept, où bien pour secouer tel ou tel, le geste soulignant le sens ou la véhémence des paroles. Le visage très animé, malicieux, attentif, ou bien comme retiré en lui-même, entre deux jaillissements d'idées fulgurantes et spontanées. Le regard quelquefois très doux, et quelquefois terrible - implacable, impersonnel, qui passe son objet à on ne sait quel rayon. L'être le plus naturel, imprévisible, délicieux et terrible que l'on puisse imaginer. Rien sur le visage qui indique la souffrance. Un vieux Monsieur, pourtant, de 84 ans, de taille moyenne, très droit, dont on sait qu'il est atteint d'un cancer à la gorge. Il dit que son corps souffre mais que ce qu'il est n'a rien à faire avec cela... Autour de l'humble appartement qu'il partage avec sa famille, l'humble peuple des alentours de

Bombay ; juste à côté du quartier des prostituées. Les claxons hurlent, les marteaux tapent, les crieurs, les enfants, les querelles alimentent le fond sonore ; et, dans la rue, par la fenêtre ouverte se déversent les gongs, la cloche, les rythmes des symbales qui accompagnent 4 fois par jour, les célébrations.

Ainsi, est-ce un tout... A peine, comme frontière, un seuil où laisser ses chaussures (avec son ego, si possible). Je suis venue en oubliant tout, en essayant de tout oublier des choses sues - mais que de bagages encore ! Toujours, il faut s'alléger.

Lucette



ENTRETIEN 78 AVEC SRI NISARGADATTA MAHARAJ

DU 13 NOVEMBRE 1971

Question : Pouvons-nous nous permettre de vous demander les circonstances de votre libération ?

Maharaj : Il se trouve que dans mon cas ce fut très simple et facile. Mon Gourou me dit avant de mourir : « croyez moi, vous êtes la Suprême Réalité. Ne doutez pas de mes paroles, elles sont la vérité, agissez en conséquence ». Il ne m'a pas été possible d'oublier de telles paroles, et, ne les oubliant pas, j'ai atteint la libération.

Q : Mais qu'avez-vous fait exactement ?

M : Rien de spécial. J'ai vécu ma vie, accomplissant mon travail, m'occupant de ma famille, mais j'ai consacré chaque moment libre à me remémorer les paroles de mon Gourou. Il est mort peu après et je n'ai pu m'appuyer que sur ma mémoire, ce fut suffisant.

Q : C'est dû à la grâce et à la puissance de votre Gourou.

M : Ses paroles étaient vraies et donc elles se sont réalisées. Mon Gourou n'a rien fait, ses paroles ont agi parce qu'elles exprimaient la vérité. Tout ce que j'ai fait est venu de l'intérieur, non-sollicité et inattendu.

Q : N'avez-vous pas eu à faire d'efforts ?

M : Aucun. Croyez-le ou non, je ne cherchais même pas la libération. Il m'a simplement dit que je suis le Suprême, puis il est mort. Il s'est fait que j'étais incapable de douter de lui, le reste est venu de lui-même. Je me suis vu changer, c'est tout. J'en étais, en fait, moi-même surpris. Mais il s'est développé en moi un désir de vérifier ses paroles. J'étais tellement certain qu'il n'avait pu me mentir que j'ai éprouvé le besoin intense, soit d'approfondir la pleine réalité de ce qu'il m'avait dit, soit de mourir. J'étais tout à fait déterminé, mais je ne savais pas quoi faire. Je passais des heures à penser à lui et à l'assurance qu'il m'avait faite, sans la discuter, simplement en me remémorant ses paroles.

Q : Que s'est-il alors passé ? Comment avez-vous su que vous aviez atteint le Suprême ?

M : Personne n'est venu me le dire. Rien non plus ne l'a formulé intérieurement. Au début seulement, quand j'accomplissais encore des efforts, j'ai connu une période d'expériences étranges : percevant des lumières, entendant des voix, rencontrant des dieux, des déesses, et conversant avec eux. Dès que le Gourou m'a dit : « vous êtes la Suprême Réalité », j'ai cessé d'avoir des visions et des transes et suis devenu très simple et tranquille. Je me suis découvert désirant et sachant de moins en moins,

jusqu'au point où j'ai pu déclarer au comble de l'étonnement :
« je ne sais rien, je ne veux rien. »

Q : Etiez-vous réellement libéré du désir et des connaissances ou personnifiiez-vous un sage correspondant à l'image que vous en avait donné votre Gourou ?

M : Il ne m'a été donné aucune image et je n'en ai jamais eue. Mon Gourou ne m'a jamais dit ce qui m'attendait.

Q : D'autres choses pourraient encore vous arriver. Vous considérez-vous à la fin de votre voyage ?

M : Il n'y a jamais eu de voyage. Je suis tel que j'ai toujours été.

Q : Quelle était cette Réalité Suprême que vous étiez supposé atteindre ?

M : Je n'ai pas été déçu, c'est tout. Autrefois je créais un monde et je le peuplais, je ne le fais plus à présent.

Q : Alors ou vivez-vous ?

M : Dans le vide au-delà du monde, le non-être au-delà de la conscience. Ce vide est aussi plénitude, ne vous apitoyez pas sur moi. C'est comme un homme disant : « j'ai fait mon travail, je n'ai plus rien à faire. »

Q : Vous reliez votre libération à une certaine date. Il s'est donc passé quelque chose à cette date. Quoi ?

M : L'esprit a cessé de créer des événements. L'antique recherche ne connaissant pas de répit a cessé : je ne voulais rien, n'attendais rien, n'acceptais rien comme « mien ». Il n'y avait plus de « moi » pour lequel lutter. Même le simple « je suis » s'est effacé. J'ai remarqué encore que j'avais perdu toutes mes certitudes habituelles. Avant, j'étais sûr d'une quantité de choses, à présent je ne suis sûr de rien. Mais ce non-savoir n'est pas ressenti comme une perte parce que tout mon savoir était faux. Mon non-savoir est en lui-même connaissance de ce que toute connaissance est ignorance. Ce « je ne sais pas » est la seule affirmation véridique que puisse formuler le mental.

Considérez l'idée : « je suis né ». Vous pensez qu'elle est vraie. Elle ne l'est pas. Vous n'êtes jamais né et vous ne mourrez jamais. C'est l'idée qui est née et qui mourra, pas vous. En vous identifiant à elle vous êtes devenu mortel. C'est comme dans la projection d'un film où tout est lumière, semblablement la conscience devient le vaste monde. Regardez de plus près et vous verrez que tous les noms et toutes les formes ne peuvent être que les vagues transitoires de l'océan de la conscience ; que seule la conscience peut être considérée comme Etre et non pas ses transformations.

Dans l'immensité de la conscience apparaît une lumière, un point minuscule qui se déplace rapidement et trace des formes,

des pensées, des sentiments, des concepts, des idées, comme la plume écrivant sur le papier. Et l'encre qui laisse une trace est la mémoire. Vous êtes ce point minuscule et par vos mouvements le monde est constamment recréé. Demeurez immobile et il n'y aura plus de monde. Regardez à l'intérieur de vous et vous découvrirez que le point de lumière est le reflet dans le corps de l'immensité lumineuse en tant que sentiment du « je suis ». Il y a seulement la lumière, tout le reste n'est qu'apparence.

Q : Connaissez-vous cette lumière ? L'avez-vous vue ?

M : Pour le mental elle apparaît comme une obscurité. Elle ne peut être connue qu'au travers de son reflet. Tout est perçu dans la lumière du jour sauf cette lumière elle-même.

Q : Dois-je comprendre que nos esprits sont les mêmes ?

M : Comment serait-ce possible ? Vous avez un esprit qui vous est propre, tissé par vos souvenirs, maintenu et lié par vos désirs et par vos peurs. Je n'ai aucun esprit personnel, tout ce que j'ai besoin de savoir, l'univers me le procure comme il fournit la nourriture que je mange.

Q : Savez-vous tout ce que vous voulez savoir ?

M : Il n'y a rien que je veuille savoir, mais ce que j'ai besoin de savoir, il se trouve que je le sais.

Q : Cette connaissance vous vient-elle de l'intérieur ou de l'extérieur ?

M : Ces termes ne peuvent s'appliquer ici. Mon intérieur est au-dehors et mon extérieur au-dedans. Je puis recevoir de vous ce que j'ai besoin de savoir actuellement, mais vous n'êtes pas distinct de moi.

Q : Qu'est-ce que turiya (état de samadhi), le quatrième état dont nous entendrons parler ?

M : Etre le point de lumière traçant le contours du monde est turiya. Etre la lumière elle-même, est turiyatita. Mais à quoi servent les noms quand la réalité est si proche !

Q : Peut-il y avoir progrès dans votre condition ? Quand vous comparez votre être d'hier à celui d'aujourd'hui, percevez-vous un changement, faites-vous des progrès ? Votre vision de la réalité s'agrandit-elle en largeur et en profondeur ?

M : La Réalité est immuable et néanmoins en constant mouvement. Elle est semblable à un immense fleuve : il coule et pourtant il est là éternellement. Ce qui coule n'est pas le fleuve avec son lit et ses berges mais ses eaux ; ainsi le sattva-guna (essence-existence), l'harmonie universelle, réagit continuellement à tamas et à rajas, les forces d'obscurité et de désespoir. Dans sattva il y a toujours changement et progression, dans rajas changement et régression tandis que tamas représente le chaos. Les trois gunas jouent éternellement les uns contre les autres.

C'est un fait, et il n'est pas possible d'être en désaccord avec un fait.

Q : Dois-je obligatoirement tomber dans l'inertie avec tamas et dans le désespoir avec rajas ? Qu'arrive-t-il avec sattva ?

M : Sattva est le rayonnement de votre véritable nature. Vous pouvez toujours le découvrir au-delà du mental et de ses multiples univers. Mais si vous voulez le monde il vous faut accepter les trois gunas inséparables : matière, énergie, vie - un en essence, distincts en apparence. Ils s'associent, deviennent courant dans la conscience. Au sein du temps et de l'espace il y a ce flux éternel : naissance et mort, avancée, retrait - nouvelle avancée, retrait à nouveau, sans apparemment de commencement ni de fin, la Réalité étant hors du temps, immuable, sans corps, présence sans intellect, félicité.

Q : Il me semble comprendre que, selon vous, toutes choses ne sont qu'un état de conscience. Le monde est plein de choses : un grain de sable est une chose, une planète est une chose. Comment sont-elles reliées à la conscience ?

M : Là où la conscience s'arrête, la matière commence. Une chose est une forme d'existence qui n'a pas été comprise. Elle ne change pas, elle ne varie pas, elle semble être là de son propre chef. Quelque chose d'étranger, de différent. Bien entendu cette chose est dans le chit, la conscience, mais elle semble demeurer à l'extérieur par suite de son apparente immuabilité. Le fondement des choses est dans la mémoire, sans mémoire rien ne pourrait être reconnu. Création, réflexion, réjection - Brahma, Vishnou, Shiva. C'est le processus éternel gouvernant toutes choses.

Q : N'y a-t-il aucun moyen d'y échapper ?

M : Je passe mon temps à vous répéter les moyens d'y échapper. Comprenez que le Un inclus les Trois, que vous êtes le Un, et vous serez libéré de ce processus qui relève du monde.

Q : Qu'arrivera-t-il alors à ma conscience ?

M : Après le stade de création vient le stade de vérification et réflexion et, finalement, le stade d'abandon et d'oubli. La conscience demeure mais dans un état de calme, un état latent.

Q : Est-ce que le principe d'identité demeure ?

M : Le principe d'identité est inhérent à la réalité et ne disparaît jamais. Mais cette identité n'est ni avec la personnalité transitoire, ni l'individualité liée au karma. Elle est ce qui demeure lorsque toute identification est dénoncée comme fausse, elle est conscience pure, le sentiment d'être tout ce qui est ou pourrait être. La conscience est pure au commencement et pure à la fin : transitoirement elle est contaminée par l'imagination qui est à la racine de toute création. En tout temps la conscience demeure identique à elle-même. La connaître telle qu'elle est,

continuellement semblable à elle-même qu'elle soit pure ou obscure, constitue la réalisation : une paix située hors du temps.

Q : Le sentiment du « Je suis » est-il réel ou irréel ?

M : Les deux. Il est irréel quand nous disons : « je suis ceci, je suis cela ». Il est réel quand nous exprimons : « je ne suis pas ceci, je ne suis pas cela ». Le connaissant va et vient avec le connu, il est transitoire. Mais celui qui sait qu'il ne sait pas, libre de toute mémoire et de toute spéculation, est immuable.

Q : Est-ce que « Je suis » est en lui-même le témoin ou sont-ils séparés ?

M : Sans l'un, l'autre ne peut exister. Néanmoins ils ne sont pas un. C'est comme la fleur et sa couleur. Sans fleur, pas de couleur ; sans couleur, la fleur n'est pas perçue. Au-delà est la lumière qui au contact de la fleur crée sa couleur. Comprenez bien que votre véritable nature est pure lumière, uniquement, et que celui qui perçoit et le perçu apparaissent et disparaissent ensemble. Ce qui rend ces deux possibles - n'étant pourtant ni l'un, ni l'autre - est votre véritable nature. Ce qui signifie ne pas être « ceci » ou « cela », mais pure conscience d'être et non-être. Quand la conscience est dirigée vers elle-même, on éprouve le sentiment d'un inconnaissable. Quand elle est dirigée vers l'extérieur, le connaissable se met à exister. Dire « je me connais moi-même », est une contradiction dans les termes car ce qui est « connu » ne peut être moi-même.

Q : Si notre véritable nature est à jamais un inconnaissable, qu'est-ce qui est réalisé dans la réalisation de soi ?

M : Savoir que le connu ne peut pas être « moi » ou « mien » est une libération suffisante. La délivrance de cette identification de soi-même aux multiples séries de mémoires et d'habitudes, l'état d'émerveillement devant la portée infinie de l'être, sa créativité inépuisable, sa totale transcendance, l'intrépidité absolue procurée par la révélation du caractère illusoire et transitoire de chaque mode de conscience, jaillit d'une source profonde et inépuisable. Connaître la source en tant que source, l'apparence en tant qu'apparence et soi en tant que seule source, constitue la réalisation de ce qu'est sa véritable nature.

Q : De quel côté est le témoin ? Est-il réel ou irréel ?

M : Personne ne peut dire : « je suis le témoin ». Le « je suis » est toujours observé par le témoin. L'état de présence ouvert à la réalité des choses est le témoin-conscience, « l'esprit-miroir ». Il apparaît et s'efface avec ce qu'il reflète et donc n'est pas véritablement le réel. D'autre part, quel que soit son objectif, il demeure identique à lui-même, il est donc réel malgré tout. Relevant à la fois du réel et de l'irréel, il est par conséquent un pont entre les deux.

Q : Si tout arrive seulement au « je suis », si le « je suis » est à la fois le connaissant, le connu et la connaissance elle-même, que fait le témoin ? A quoi sert-il ?

M : Il ne fait rien et ne sert absolument à rien.

Q : Alors pourquoi en parlons-nous ?

M : Parce qu'il est là. Le pont n'a qu'un seul rôle : permettre la traversée. Vous ne construisez pas de maison sur un pont. Le « je suis » regarde les choses, le témoin voit à travers elle. Il les voit telles qu'elles sont, irréelles et transitoires. Dire « pas moi », « pas mien », est la tâche du témoin.

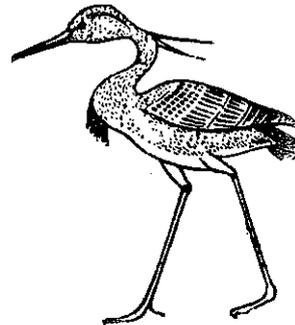
Q : Est-ce par le manifesté que le non-manifesté est représenté ?

M : Le non-manifesté n'est pas représenté. Rien de manifesté ne peut représenter le non-manifesté.

Q : Alors, pourquoi en parlez-vous ?

M : Parce qu'il s'agit du lieu de ma naissance.

Traduit de l'anglais par Paul Vervisch



ESSAIS

L'ÉCOUTE

Ce que tu entends d'une oreille,
de l'autre oreille
proclame-le sur vos toits

Notre Cahier, consacré au logion 33, est centré sur l'écoute. Pas de connaissance de soi, donc pas de gnose, sans écoute. Écoute de ce qui demande à naître, de ce qui tend à surgir, de ce qui vient, chez moi, ou chez l'autre, ce qui est la même chose au fond. La qualité de l'écoute se mesure à ma possibilité d'émission-réception.

On dira que l'homme est plus doué pour « émettre » et la femme pour recevoir. Justement c'est à chacun, à chacune, de développer en lui, en elle, sa complémentarité.

Ce qui demande à être entendu, demande aussi à être dit. On reçoit la vie, on transmet la vie : on accueille la vie, on la transmet à son tour. Le vivant s'adresse au vivant. Le vivant en moi s'adresse au vivant en toi et vice-versa. A la limite, le vivant se dit : la déité en nous devient Père-Mère créateur, parce que l'homme s'est fait miroir.

Pour être miroir, ou oreille, l'homme a besoin du miroir ou de l'oreille de l'autre. Mystérieuse alchimie, merveilleuse fécondation, nécessaire pour opérer le retour à l'Un. Etant deux, que ferez-vous ?

La vie peut recourir à l'écrit pour se manifester. L'écrit part vers celui qui est à même de le recevoir, l'échange est amorcé, car celui qui reçoit donne la vie à son tour. Ce qui vient est tout à fait imprévisible, inédit, à la fois attendu et inattendu.

Nous donnons ci-après une première ébauche d'un tel échange. Comme on le verra, le surgissement libre et spontané ne s'inscrit pas dans un cadre de question-réponse. Il a l'imprévu de la vie même. Le jeu est amorcé, il ne tient qu'à vous de le poursuivre.

« ...en l'absence d'observateur, il n'y a rien... »
(Douglas Harding)

— Le vide est là, tout simplement, en l'absence d'observateur. Ce vide, assez abstrait auparavant, est une réalité concrète, quand disparaît l'observateur, le moi.

— La recherche et le travail ne peuvent naître que d'un formidable mécontentement. Quand on est satisfait, tout s'arrête.

— Il faut réellement mourir pour passer de l'autre côté. Tout doit être consumé au feu de l'esprit.

— « Qui connaît autrui est intelligent » (c'est la vision objective l'intelligence) « qui se connaît lui-même est éclairé » (c'est la vision du sujet lui-même. Qui suis-je ? Ni le corps, ni l'esprit... le vide ! que remplit le monde).

— Le travail progressif dans le temps prépare la vision de l'au-delà de l'espace-temps, qui ne peut être que soudaine, dans l'instant, hors du temps.

— « L'homme est un apprenti
La douleur est son maître
Et null ne se connaît
Tant qu'il n'a point souffert »

La douleur en effet fait prendre conscience du corps et de l'esprit du sujet. C'est un début - et un rappel utile - de la connaissance de soi.

— Aucune théorie, si belle paraisse-t-elle, ne fait progresser ; il faut pratiquer, encore et encore.

— Sentiment d'être, non pas détaché, mais non attaché. L'être total, l'esprit incréé, sans commencement ni fin.

— La « vision sans tête » équivaut en somme à la « pensée purement perceptive ». C'est une vision ou une perception, qui a bien un centre, mais un centre qui n'est pas le moi, car la notion de moi n'existe plus. Tout est centre dans l'univers. Le moindre atome proclame « je suis ». Cette multiplicité infinie est l'unité infinie.

« Ce n'est que par une familiarité sans cesse grandissante avec chaque être instantané que l'on peut percevoir l'Être Total »
(J. Calmar. Instructeur tch'an).

— Dans l'éternel, le monde est un. Dans le temps il est multiple. Mais c'est le même monde.

— La vision de l'un n'est pas du tout une supériorité (le petit moi reste ce qu'il était). C'est tout simplement un avantage : la disparition de la souffrance (dite humaine, née de la croyance en un moi qui n'existe pas).

— Le suicide est une « mort à soi-même » manquée, si le point de départ est le même : une impossibilité de souffrir davantage.

— En étant conscient seulement du présent, le temps n'est plus (ce qu'on nomme l'éternel).

— Il y a, à l'évidence, le néant de la créature (l'individu) et le tout de l'existence, qui révèle la conscience, quand le moi est enfin disparu. Dans le tout, il n'y a pas de différence entre cette pierre et moi.

— Le Satan efficace est celui qui plait (Satan est ce qui arrête la marche sur le chemin).

— Il est évident que je ne suis que le tout, qui est un, mais que cela ne peut être ressenti qu'à cet endroit présent que je suis.

— Ce qui est donné est toujours pur, et notre cerveau en fait des mayonnaises abjectes.

— La Conscience pure de chaque donnée pure des sens, en ne laissant pas au mental le temps d'intervenir, voilà le travail le plus simple qui soit, qui ne réclame que de la vigilance.

— Ce qui n'est pas né, ne meurt pas ; ce que nous sommes, ce que tout est (et nous ne sommes que cela) : la Claire Lumière Primordiale (une image comme une autre ! mais comment dire ce qui est ineffable ?).

— Le temps perçu par l'entité humaine - et non déformé par la pensée - le temps réel pur, immédiat, présent : c'est l'instant, puis l'instant...

— Le moi-individu est désagrégé par la perception de l'infinité des expériences instantanées, pour comprendre enfin la vraie nature : infinie.

— Ici-maintenant est l'éternel dans sa totalité.

— C'est d'un total désespoir que l'individu peut éclater et s'ouvrir à sa vraie dimension : cosmique.

— Ce n'est que lorsqu'on n'attend rien qu'on peut voir et goûter chaque instant qui passe, comprendre et vivre l'éphémère, et en être transformé.

— La relation universelle est : recevoir et donner. L'inspiration reçoit, l'expiration donne. Le cerveau ne reçoit ni ne donne quand il tourne en rond, endormi, sur lui-même. La conscience l'ouvre à la relation universelle.

— La conscience n'a pu être définie par les psychologues, pas plus que les limites du cosmos par les spécialistes.

— Si l'on pousse l'analyse du réel perçu, il devient évident que rien n'est définissable. L'analyse est la synthèse. (Ce n'est pas un raisonnement, mais une constatation, car la logique ne va pas jusque là).

— L'apparente continuité de forme d'un objet, d'une personne, son caractère, son tempérament, est fait de la répétition de mouvements semblables mais non identiques (car il y a évolution).

— Le rêve aussi, et la folie, ont leurs évidences. Ce qui est pensé, puis écrit ici, me paraît parfois après coup assez ahurissant pour relever de l'un ou de l'autre.

M.

...Lorsque vous notez ce qui surgit du Vide, il n'y a plus de chemin à parcourir.

« Tu es cela ». Ce qui naît à l'instant, c'est *cela*. La création, c'est *cela* ; le poème, c'est *cela* ; cette rose éclatante dans le soleil d'un été qui se prolonge, c'est *cela*, cette amertume qui me tenaille, c'est *cela*. Cela, c'est le jeu divin, un jeu qui, à vue humaine, est follement dangereux, un feu d'artifice gigantesque qui ne peut pas ne pas éclater, une folie de paranoïaque qui affecte la planète comme un énorme champignon atomique. *Cela*, c'est tout cela mais c'est aussi cette formidable force qui fait que le feu d'artifice n'éclate pas mais se résorbe après s'être déployé. C'est ce champignon qui devient un bouquet de fleurs, un parfum, une trace puis rien. *Cela*, c'est ce qui sort et rentre comme une respiration, c'est le Tout qui se déploie et revient.

Tu es, c'est le Vide, qui permet tout ; c'est la déité qui est à l'origine de Dieu, c'est le Soi, c'est mon Etre réel. Il y avait un chemin, il n'y a plus de chemin.

Il y avait le Soi et puis quelque chose qui se croyait quelqu'un, il n'y a plus que le Soi.

Il y avait le joueur et le jeu ; l'homme et la souffrance, les élus et les damnés et cette histoire de quelque chose qui va vers une fin, paradis chrétien, paradis marxiste. Il n'y a plus d'histoire bien que l'homme continue à se raconter des histoires. Tout est aboli. Tout a été embrassé dans une étreinte amoureuse. Tout est retourné au Vide. Et le jeu recommence sans fin. Nous sommes des attardés, des demeurés sur un parcours qui n'existe pas plus que cette étoile dans le ciel. Oh ! elle brille, l'étoile, mais l'astronome me dit qu'elle est éteinte depuis des milliers d'*années-lumière*. Des *années-lumière* pour me montrer que c'est éteint, que le jeu est fait et qu'il recommence sans fin hors de nos catégories

E

COURRIER METANOIA

D'Esclarmonde à Guillaume.

Cher Guillaume,

Presque aussi âgée, à l'heure actuelle, symboliquement, s'entend ! que ma prestigieuse aïeule... d'adoption, je ne crois pas être coutumière des jugements hâtifs...

En ce qui concerne les exercices de Douglas, j'ai très sincèrement rendu hommage à leur efficacité... Que vous préféreriez le mot pratique à celui de méthode, c'est votre droit. A mon sens, la pratique comporte une méthode, une habitude, une réflexion, un appel au mental - au mental supérieur en tout cas. Mais peu importe... Restons, comme vous le souhaitez vous - même, sur le plan général. Les exercices de Douglas, il l'a dit très justement, ne se discutent pas.

Les grands enseignements ne se proposent pas de chercher systématiquement l'éveil, ce qui implique le désir d'un avoir au dépens de l'Etre. Ils essaient seulement, par diverses... pratiques, de créer les conditions favorables à l'éveil ou tout au moins à la disponibilité préliminaire. Il faut donc se déconditionner et cela suppose pour l'animal doué de mental que nous sommes, un nouveau conditionnement où, ne vous en déplaise, le mental intervient ! Nous sommes souvent, dieu merci, des petits chats qui jouent mais pour affronter les défis du « monde », les plongées épisodiques dans le Vide ne suffisent pas et c'est précisément l'épreuve personnellement vécue et méditée sans aide extérieure, dans la solitude, qui peut nous affranchir de la crainte et nous préparer à la grande expérience. Celle de nos amies qui a commenté, dans le dernier cahier, la Rencontre de 1980 a admirablement défini ces partages, ces rechutes » que nous subirons tant que nous ne serons pas guéris de la fièvre du « monde »...

Faut-il pour autant considérer le mental comme l'ennemi à abattre ? Je ne le crois pas. Il est, en tant que serviteur, indispensable à toute recherche transcendante puisqu'il est appelé, non à se détruire, mais à se dépasser lui-même. Cela suppose l'attention constante requise de toute discipline bouddhiste et ni le Zazen ni le Sattipathana ne sont des « mécanismes ». C'est lorsque l'attention fait défaut que l'automatisme intervient. Comme vous le dites très bien il arrive souvent au mental - il est si négligent ! - de laisser la porte ouverte au passage de ...l'Esprit.

Et, cher Guillaume, le jeu, que je n'aurais garde d'exclure puisque la vie même est un jeu où, comme le dit l'Ange, nous sommes « balle et joueur » à la fois, suppose une intensité d'attention que l'observation d'un enfant (ou d'un chaton) nous permet d'admirer - et d'envier !

Faut-il vous avouer qu'à mon sens c'est avec des mots que nous jouons. C'est le langage qui nous égare... Vous aimez Hui-Neng ? Moi aussi ! Et il faut croire que mon démon familier m'a guidée lorsque, l'ouvrant au hasard, je suis tombée sur ces mots d'un de ses sermons : « Quand notre esprit ne s'attache plus ni au bien ni au mal, nous devons veiller à ce qu'il ne demeure point dans le vide ou dans un état d'inertie. Ce qu'il convient de faire, c'est de continuer nos études et d'élargir notre savoir de façon à connaître notre propre nature, de saisir à fond les principes du Bouddha... »

Je joue la facilité en me faisant l'avocat du Diable (alias le Mental) mais n'avez-vous pas vous-même poussé à la caricature les ...pratiques bouddhistes en les baptisant de « mécanismes ». Ah ! le langage !..

Quant à Jésus, j'entends par là le Jésus gnostique, il est si riche de formules sybillines (de « koans ») ainsi que d'allusions à des attitudes physiques, que nous pouvons être sûrs qu'à la faveur de techniques demeurées secrètes, il dispensait à un groupe d'initiés un enseignement ésotérique, réservant aux masses l'enseignement symbolique adapté à leur niveau.

La diversité des tempéraments et des sensibilités est telle que les voies sont multiples. Il appartient à chacun de choisir celle qui lui convient le mieux. L'abeille butine à son gré - encore un jeu ! - A nous de prendre le nectar où il se trouve, dans les jardins du monde, mais surtout dans notre jardin privé...

ESCLARMONDE

Chère Esclarmonde,

J'ai le sentiment en vous lisant et en me relisant que nous jouons au chat et à la souris, étant chacun tantôt l'un, tantôt l'autre. Chaque fois le jeu est trop inégal parce que la disparité est trop grande entre le chat et sa victime et qu'il n'y a pas, Dieu merci ! de complémentarité sado-masochiste.

Un exemple : vous citez le grand maître du tch'an, Hui-Neng, que nous aimons l'un et l'autre. Et vous le citez naturellement pour renforcer votre propos, c'est de bonne guerre. Et je me fais tout petit pour recevoir la parole du Maître. Mais, la réflexion aidant, je trouve la citation irrecevable : ou bien la traduction est très infidèle, ou bien, ce jour-là, le Maître était mauvais, ou bien ces propos ont été trahis par des scribes. Alors, je me sens redevenir chat pour riposter. Je trouve justement dans Hui-Neng, la réfutation imparable. Mais, au moment de l'asséner, avec les jeux de patte d'un chat déjà victorieux qui valent bien des effets de manches, je me dis : attention aux coups de patte ; bas les pattes !

Il ne s'agit pas bien sûr, de me tirer des pattes de mon interlocutrice, mais de choisir un jeu plus pacifique, à armes égales, si vous permettez, chère Esclarmonde, cette expression qui peut nous replonger dans les combats trop inégaux qu'eurent à soutenir nos sœurs et frères cathares. Oui, un jeu où il n'y aurait ni vainqueur ni vaincu, un jeu pour le plaisir de jouer, un jeu pour le bonheur d'échanger, un jeu sans références à d'autres jeux, sans obligation aucune, si ce n'est celle fondamentale, de dire ce qui vient, comme il vient et d'accueillir de même, de favoriser même, par une écoute bienveillante, ce qui demande, ici et maintenant, à voir le jour pour la première fois : expression libérée de la censure, parce qu'il n'y a pas de censeur, libre de toute oppression, parce qu'il n'y a pas d'opresseur, affranchie de toute convention, première, primaire, primordiale. D'où vient ce qui sort ? D'où sort ce qui vient ? Soliloque apparent, dialogue au fond. Nous sommes deux à l'écoute de l'Autre, deux à pratiquer le Vide, à proclamer la Parole, sans passer par les circuits qui engendrent l'ivresse.

GUILLAUME

BIBLIOGRAPHIE

VALLIN (Georges).- Voie de gnose et voie d'Amour. Eléments de mystique comparée. St-Vincent sur Jabron, Editions Présence, 1980 (Le Soleil dans le cœur. Collection dirigée par M. M. Davy).

Les adhérents de Metanoïa qui se sont spontanément orientés vers la Gnose et ont trouvé dans *l'Évangile selon Thomas* une confirmation de leur expérience spirituelle, et ceux qui se savaient gnostiques avant la découverte de ce que l'on a appelé « le cinquième évangile » n'ont pas toujours eu la chance de prendre connaissance d'ouvrages de métaphysique pure à l'exception, peut-être, pour certains, des exposés de René Guénon.

Vient de paraître un ouvrage, d'accès difficile pour ceux qui manquent de formation philosophique, et qui s'attache à définir, dans la ligne guénonienne avec une remarquable précision « les deux formes fondamentales de l'expérience spirituelle de la Transcendance ».

Cette étude a, en particulier, le mérite de faire justice d'une opinion couramment répandue qui attribue à la théologie monothéiste d'Occident le monopole de la « Voie d'Amour », la Voie non-dualiste étant le privilège des doctrines d'Extrême-Orient. Or ces deux modes d'accès à la transcendance ne coïncident pas nécessairement avec ces aires culturelles et l'auteur a soin de distinguer l'Occident *symbolique* de l'Occident *géographique*.

L'expérience religieuse de la transcendance correspond aux relations de l'homme avec l'*Absolu personnel*. Elle s'exprime dans la Bhakti hindouiste comme dans la mystique de St Jean de la Croix.

L'expérience (ou la réalisation) métaphysique de la transcendance repose sur les relations de l'homme avec l'*Absolu transpersonnel* : il s'agit ici de la Voie de la connaissance (jnana) qui est aussi, dans le christianisme, celle de Maître Eckhart.

Les études antérieures de G. Vallin ⁽¹⁾ abordaient le problème sous l'angle des philosophies contemporaines (Kierkegaard et Sartre notamment). S'il est disposé en effet à critiquer, comme le fit Guénon, ces philosophies « modernistes », il s'attache à les expliquer en montrant, par exemple, comment l'existentialisme de Sartre, rejoignant la *voie négative*, fait surgir la transcendance auprès du Néant. Mais la voie moderniste conduit en fait le plus souvent l'Occidental à l'affirmation d'un ego subversif et à un athéisme nihiliste, source de tous les excès que nous constatons à l'heure actuelle.

Cette étude comparée fait d'autre part justice d'un malentendu qui oppose certains adeptes de la voie d'Amour à ceux de la Voie de Gnose, souvent accusés de panthéisme, de naturalisme et d'orgueil - ce qui ne manquera pas de rappeler au gnostique actuel les conflits qui devaient entraîner, au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne, l'occultation de la gnose au profit de l'orthodoxie institutionnaliste...

L'auteur estime que la Voie d'Amour, dont il ne manque pas de dégager les aspects positifs, comporte un élément passionnel et volontariste qui tend vers une égolâtrie *latente* dans la pensée traditionnelle occidentale, *effective* dans la phase actuelle de la modernité... Passage nécessaire, semble-t-il, à la sombre époque du Kali-Juga.

On suivra donc avec intérêt l'étude que doit publier l'auteur sous le titre : *La Première mort de Dieu*, cette « première mort » étant « liée à l'exaltation de l'idée de création (...) dominante idéologique de la pensée de l'Occident ».

On retrouve dans cet ouvrage la rigueur de la pensée guénonienne, mais il est peut-être permis de se demander si, dans une expérience individuelle de métaphysique *vécue*, quel que soit le cheminement suivi par l'« éveillé », l'Amour n'a pas constamment accompagné la Connaissance. Ramakrishna, védantin fortement marqué par la Bhakti n'a-t-il pas atteint la Connaissance absolue ?

P. S.

1) *Etre et individualité*. Thèse principale de doctorat d'Etat. La perspective métaphysique 2^e éd. Paris, Dervy-Livres, 1977. — Les Deux vides (Hermès n° 6).

UNE DÉMARCHE PSYCHANALYTIQUE

Le langage psychanalytique s'est compliqué au fil des années à un point tel qu'à moins d'être spécialiste on ne peut le comprendre. Il semble que se vérifie l'adage : *pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué*. Pourtant la langue de Freud, même traduite, est merveilleuse de clarté et de simplicité. L'arbre s'est ramifié à l'infini. Le discours est devenu polémique, ambigu, dogmatique, hermétique, etc. Qu'on pense par exemple à l'obscurité « étincelante » de Lacan !

Heureusement, au cours de la thérapie, c'est le patient - ou l'analysant - qui s'exprime. Et c'est la qualité de l'écoute qui permet et favorise l'expérience. De cela, il y a peu de chose à dire car ce qui attend de pouvoir être dit, donc accueilli, est imprévisible et relève de l'expérience directe. Toute référence au savoir théorique entrave le jeu. Il importe que, au seuil de « la chambre nuptiale », l'analysant et l'analyste laissent à la porte toute théorie.

Cela dit, le discours psychanalytique n'est pas à exclure pour autant, surtout lorsqu'il s'appuie sur des cas concrets qui peuvent inviter le lecteur, qui se reconnaît dans les difficultés de l'analysant sur le chemin de la guérison, à entreprendre à son tour une thérapie.

Il semble que Maurice Bellet, tout en sachant que tout se joue en chaque individu, soit arrivé à des constats qui permettent de dénoncer une « maladie » généralisée qui affecte l'ensemble des chrétiens. C'est de cette maladie qu'il parle, avec lucidité, sympathie et courage, - et, ce qui ne gêne rien, dans une langue agréable à lire - dans un ouvrage au titre percutant : *Le Dieu pervers*.⁽¹⁾

Le titre du premier chapitre : *Le système chrétien de la sexualité*, eût été aussi signifiant comme titre général du livre. Car c'est bien de la sexualité qu'il s'agit, ou, plus exactement, de sexualité opprimée par le Dieu justicier de Moïse, et autant, si ce n'est plus - si paradoxalement que cela puisse paraître - par le Dieu chrétien, le Dieu d'amour. La frustration est si bien maquillée qu'on ne peut qu'être reconnaissant au psychanalyste d'éclairer le chemin de nos servitudes. Et il le fait avec une liberté et

une détermination affranchies de toute peur mesquine. En quelques lignes, il nous plonge au cœur du drame :

Dieu est amour : il donne tout, il pardonne tout, il se donne lui-même jusqu'à mourir pour nous, en son Fils sur la croix. Sa grâce inépuisable nous fait entrer dans la vraie vie, joie, liberté, amour.

Seule condition : croire et l'aimer. Et comment ne l'aimerions-nous pas comme il nous aime ? La vraie vie, c'est de lui donner tout et porter notre croix. Et, puisque « Dieu aime celui qui donne avec joie », nous traduirons l'échec en bonheur, nous offrirons à l'Amour la maladie, la solitude, la dépression, la vie ratée. « Tout est grâce ». (2)

Dieu veut tout, pour lui tout seul. Sa loi d'amour m'interdit les pulsions, les désirs sexuels, la connaissance d'une partie vitale de moi-même qui demande à se manifester. Elle me veut aveugle et sourd à mes appétits charnels. Bref, Dieu m'ouvre ses bras d'amour mais il ne peut les refermer sur moi que si je suis assexué. C'est du reste pour être agréable au Dieu d'amour qu'Origène s'est mutilé, et que les censeurs d'Abelard l'ont châtré.

Découverte terrible : Dieu fait mourir son Fils sur la Croix afin de nous racheter, ce qui relève proprement du sadisme. Et le Fils, Dieu comme le Père, accepte le supplice par amour pour les hommes.

Quelle alliance sado-masochiste !

Mais il fallait le dire pour que ceux qui le pressentent plus ou moins confusément se culpabilisent moins en faisant un constat qui leur aliène le Dieu d'amour. Car cela revient à dire que Dieu est pervers et que je suis un damné de me faire à moi-même un tel aveu ! Dieu est perdu pour moi, je suis perdu pour lui. Pourquoi suis-je au monde ? Y-a-t-il une issue ?

Et, comme on parle toujours de pureté évangélique, on n'ose pas remettre en question cette pureté. M. Bellet laisse entendre qu'il faudrait analyser ce qu'on appelle la source ; il relève des contradictions mais sans nous dire clairement qu'il s'agit en somme du nœud du problème.

On a coutume de dire que le mal vient de l'Eglise et qu'il faut faire retour à la Source. Malheureusement, l'accès à la source est barré. Les évangiles canoniques ont été trafiqués au cours de plusieurs rédactions successives. Et l'ultime version porte la marque de l'influence paulinienne. Or chacun sait aujourd'hui que St-Paul avait des préventions contre la sexualité en général et contre les femmes en particulier. C'est ainsi que les livres du Nouveau Testament nous présentent l'image d'un Christ assexué. Bien sûr, il est toujours possible de trouver dans les textes des passages qui tendraient à prouver le contraire. Mais le personnage du Christ qui nous intéresse est celui que le mythe a forgé à partir d'éléments qu'on nous présente comme historiques bien qu'ils soient invérifiables : conception virginale de Marie, sainte famille sans vie de couple, Jésus grandissant « en âge et en sagesse » mais ne partageant pas les attraits et les désirs des enfants de la rue... Or ce personnage peut-il m'initier à la vie s'il ne connaît pas la vie ? Puis-je connaître l'amour si je suis sous l'empire d'une morale qui réprime mes pulsions ?

On ne voit pas de remède, car on ne peut prendre appui sur rien. Le constat est amer. Le désenchantement est cruel. Le malheur chrétien du Dieu pervers n'affecte pas seulement le christianisme mais il infecte tout l'Occident et même le monde entier car le « mal blanc » est devenu planétaire.

Maurice Bellet voudrait bien ne pas laisser le lecteur qui ferme son livre dans un trop grand désarroi et pourtant il sait qu'avec de bons sentiments on fait de la mauvaise psychanalyse. Les raisons de vivre, c'est l'analysant qui les trouvera en lui-même. Découvrir que le leurre est immense, ce n'est peut-être pas payer trop cher la libération de nos servitudes. Il fallait que le scandale arrive quitte à tout ébranler. Le thérapeute se devait d'écrire son ouvrage pour ceux qui se remettent en question. Comme le poète, l'analyste digne de ce nom, aide ceux qui sont à l'écoute d'eux-mêmes à exorciser les démons issus de la censure et de la répression. Tous deux déchargent l'âme de ceux qui leur sont fraternels. Dans un monde devenu inhumain, ils aident les humains à vivre. Ils remplacent le prêtre, car celui-ci est inféodé au système au point d'exercer une fonction qui est l'inversion de la vraie fonction sacerdotale - rappelons-nous que les prêtres de Thèbes plongeaient Pythagore dans l'émerveillement !

Ici pourrait s'achever le compte rendu du livre de Maurice Bellet. Et, si le critique écrivait pour la grande presse, il aurait

pu, ou dû, s'arrêter déjà plus tôt. Car une certaine prudence est requise lorsqu'on ébranle certains murs qui n'ont pas de pierre d'angle. Mais avec le lecteur des Cahiers Métanoïa, ce n'est pas la prudence du serpent mais la simplicité de la colombe qui est de mise. Et, pour nous, qui considérons que Jésus est le grand gnostique d'Occident, il y a une dimension de l'homme que méconnaît la psychanalyse - Maurice Bellet la tait plus qu'il ne le méconnaît ; pourquoi ? C'est ce qu'il pourra nous dire et que nos Cahiers accueilleront bien volontiers -, c'est la dimension pneumatique, celle justement, qui, nous dit l'auteur, *met fin en nous aux images de Dieu ou nous sommes tentés de glisser*. Qu'en est-il lorsque l'Esprit ne rencontre plus les interdits qui en notre complexe psychosomatique l'empêchent de se déployer ? L'Esprit ne peut être reçu que si le Fils, qui donne le Père, est lui-même accueilli. Mais le gnostique, à l'inverse du chrétien, ne reconnaît pas Jésus dans le modèle que propose l'Institution ; il ne le reconnaît pas davantage dans les écrits du Nouveau Testament. Il répudie un Maître qui formule des interdits et réprime la sexualité. Pourquoi ? Parce que le chemin de la source ne lui est pas barré. L'image du Maître qui se dégage de l'Évangile selon Thomas n'a rien de répressif. Il n'y a pas de faute au départ de cette vie. Au contraire, le tout petit est le miroir vivant ou l'homme peut découvrir qui il est.

Dans cette recherche qu'on me demande de poursuivre, on m'assure au départ que je trouverai l'unité originelle, non par nivellement en me confondant à des schémas extérieurs - la prière, le jeûne, l'aumône engendrent hypocrisie et mensonge -, mais en m'ouvrant à la réalité à la fois intérieure et extérieure qui a nom Royaume. Toute la quête est résumée dans cette parole : *Quand vous vous serez connus, alors vous serez connus et vous saurez que c'est vous les fils du Père le Vivant* (log. 3). Tout est là : apprendre à se connaître pour connaître en même temps sa filiation avec le Père. Non pas régresser à un état antérieur, mais prendre conscience de ses différences, de ses désirs, de ses pulsions, en les acceptant, en les favorisant, en les assumant. Bref, ne pas se priver de soi-même mais se connaître : *Celui qui connaît le Tout s'il est privé de lui-même, est privé du Tout* (log. 67). Autrement dit, l'être pneumatique est mutilé en l'homme qui n'a pas assumé sa vérité psycho-somatique. L'homme ne peut transcender son être psycho-somatique et découvrir sa filiation divine que dans la mesure où il se connaît par expérience immédiate.

Le Père et le Fils sont Un. Mais le Père peut nous paraître lointain, inaccessible, et nous empêcher toute résolution œdipienne. Qu'à cela ne tienne : Jésus est là pour nous dire que si

nous mangeons sa chair et buvons son sang (Jn 6.54), que s nous buvons à sa bouche (log. 108), nous serons Un avec lui, donc Un avec le Père. Ces paroles ont une résonnance charnelle, voire érotique, que d'aucuns pourraient qualifier d'orgiaques. Pour quoi pas ? Les relations de Jésus avec Salomé, dans Thomas avec Marie-Madeleine dans Jean et Luc ainsi que dans certains traités gnostiques, ont une connotation sexuelle évidente. Dans l'Évangile selon Philippe, les disciples encore sous l'emprise de la Loi sont interloqués de voir Jésus embrasser Marie-Madeleine sur la bouche.

En nous révélant à nous-mêmes, Jésus se révèle le thérapeute de la Connaissance. Il nous rend les clefs de la gnose. Parce qu'il a assumé l'homme, tout l'homme, il a acquis une qualité d'écoute qui permet de dire *ce qui vient, tout ce qui vient*, sans rien écarter ni censurer. On est d'abord bouleversé, on est ensuite émerveillé, enfin on règne sur le Tout (log. 2). L'Œdipe est libéré à son niveau le plus élevé et de quelle façon !

E. Gillabert

- 1) *Le Dieu Pervers*, Collection Connivence, éd. Desclée de Brouwer, 1979. Notons au passage que l'auteur a publié d'autres livres, dont un au titre évocateur: *La théorie du fou* (même éditeur, 1977), sur la démarche psychanalytique, ouvrage accessible au lecteur averti que les approches de la psychanalyse intéressent.
- 2) *Le Dieu pervers*, p. 16.

Il se peut que la connaissance de soi nécessite le recours à un analyste. Le maître hindou Rajneesh, qui connaît bien les Occidentaux, estime que la plupart d'entre eux ont besoin d'une thérapie avant d'entreprendre une recherche métaphysique.

Quoiqu'il en soit, apprendre à se connaître, avec ou sans le secours d'un psychanalyste, est pour toute personne qui s'engage dans la recherche essentielle, une tâche primordiale.

Aussi nous est-il paru intéressant de donner, après le compte-rendu du livre de M. Bellet, le commentaire du logion 33 écrit par une personne en analyse. Que notre qualité d'écoute se vérifie en cette circonstance !

Grâce à la lumière, « aller dedans et arriver dehors »... et, pour cela, à chacun son rythme, à chacun son chemin...

Certes le « but » est le même. (But immédiat en Soi, mais rendu « lointain » pour qui veut bien l'entrevoir, ce qui est déjà beaucoup, et l'admettre, ce qui est plus encore).

On ne brûle pas ici les étapes.

Les maîtres sont les lampes-témoin de la Lumière qui n'est pas mise pour rien sur le lampadaire : merci, Jésus, de ce rappel à l'humilité authentique !

Quel paradoxe en effet entre notre aveuglement réel et notre soif tragique d'en sortir ; que cette soif soit plus ou moins consciente, et plus ou moins aiguë !

Cette nécessité reconnue, ce choix de me tourner vers la Lumière, non seulement par ma détermination d'orientation intérieure, mais aussi par l'aide extérieure, acceptée au niveau des apparences, ne me réconcilie-t-elle pas déjà avec ces sens si décriés, qui peuvent m'apprendre tant de choses si je les livre sans réticence aux appels illimités de ce que recèle mon inconscient ?

Lourde erreur, la plus lourde qui soit, si je place la charrue avant les bœufs, en refusant de regarder le lampadaire au niveau immédiat, et son enseignement sans lacune...

Le gourou extérieur n'est que lampe-témoin, mais du moins, il l'est ! La lampe sur le lampadaire, si je n'accepte pas qu'elle me montre les ombres, toutes les ombres, si je refuse ce que regarder les ombres peut comporter de régression, si je me bats encore contre « l'impression de régresser », comment saurais-je me laisser guider par elle, et ne pas me mettre alors à sa place ? L'ego est ici, et dans son calcul le plus subtil.

Quelle patience et combien douloureuse, pour n'enjambrer aucun obstacle, mais se mesurer, se battre longuement avec lui ! Ainsi, l'expérimentation dramatique de retrouver le « goût », le schéma des vies antérieures, (et Dieu sait la puissance des résistances intérieures à cela !) de regarder le film des épisodes répétitifs du karma, de discerner ses implications dans le vécu actuel, me donne de mieux comprendre le décalage entre le coup reçu, (ou porté), et son écho actuel, ce schéma étant lui-même, non pas un élément séparé du déroulement du « temps », mais

inscrit dans un tableau général qui m'apporte aussi bien l'enseignement de l' « avenir », que celui du « passé »... et, au-delà du paysage, la Lumière... qui l'éclaire de plus en plus.

Soleil éclatant, qui recule progressivement les ténèbres, qu'il faut bien d'abord affronter et explorer ; et les voiles à lever peuvent avoir le poids des pierres tombales.

Mais pourrait-on analyser sans analyste ?... il est toujours si difficile d'accepter le recours à l'analyste, même dans le principe. A celui qui n'est pas aveugle, mais un bon et authentique alchimiste extérieur, ce qui, à condition de ne pas anticiper, permet la découverte de l'Alchimiste Intérieur.

Comme nous sommes loin alors des seuls travaux freudiens, irréfutables certes, mais que le fait de refuser de les dépasser par une recherche incommensurablement élargie et heureusement actualisée est, à un autre niveau, un aspect d'une non-liquidation de l'Œdipe.

Non, on ne brûle pas les étapes... je songe à une parole de Douglas Harding, en réponse à une autre parole que je lui avais dite : « C'est très long, très difficile... Douglas a cherché... 30 ans ! »

- Arrivé à certains paliers, comment pourrait-on ne pas crier d'une oreille, ce que l'autre a entendu, ne pas le proclamer sur les toits ? Ceux qui cherchent, ne cessent pas de chercher. Jusqu'à ce qu'ils trouvent.

Rose des Sables



Initiation

à la grammaire copte

QUATRIEME COURS

LE PRONOM RELATIF ET LA PROPOSITION RELATIVE

La proposition relative est celle qui commence par un pronom relatif (en français : qui, que, quoi, dont, où). Ce pronom relatif peut être sujet ou complément de la proposition relative.

Exemple de pronom relatif sujet : 2.2 celui **qui** cherche

Exemple de pronom relatif complément d'objet direct :

33.2 ce **que** tu entendras de ton oreille

La proposition relative est plus fréquente en copte qu'en français, parce que la langue française permet dans bien des cas de supprimer le pronom relatif :

Exemples : au lieu de « la poutre **qui** est dans ton œil », on dira plus volontiers : « la poutre dans ton œil »

au lieu de « le fils de celui **qui** est vivant », on dira plus volontiers : « le fils du vivant »

I. PRONOM RELATIF PRÉCÉDÉ DE L'ARTICLE DÉFINI

Le pronom relatif est essentiellement **ET èt**.

Avec l'article comme antécédent, on obtient donc

ΠET pèt masc. sing. **celui qui, celui que, ce qui, ce que**

TET tèt fém. sing. **celle qui, celle que**

NET nèt pluriel **ceux qui, ceux que**

pèt, tèt, nèt sont liés au mot qui suit, mais **pètè, tètè, nètè** sont écrits séparément

a) Article masculin + pronom relatif **Π + ET (p + èt)**

2.2	pèt-chinè	celui qui cherche
24.5	pèt-èwèn	celui qui a
33.2	pèt-knaçôtèm	ce que tu entendras
37.11	èm-pèt-onnh	de celui qui est vivant

Remarque On rencontre **ΠETÈ pètè** au lieu de **ΠET pèt**.

1) Surtout au sens neutre

62.4	pètè tèkounam naaf	ce que ta droite fera
88.8	pètè pôw	ce qui est leur
100.7	pètè pòy	ce qui est mien

2) Devant la négation **èmp-**

15.3	pètè èmpoutchpof	celui qu'ils n'ont pas engendré
17.2	pètè èmpèbal naw	ce que l'œil n'a pas vu
17.3	pètè èmpèmaatchè sotmèf	ce que l'oreille n'a pas entendu
17.4	pètè èmpèkitch kèmkôm f	ce que la main n'a pas touché
41.4	pètè mèn taf	celui qui n'a pas

b) Article féminin + pronom relatif : T + €T (t + èt)

Le seul exemple dans Ts est 11.3 : tèt-èntpè.

Lisons aussi 11.2 : « ce ciel-ci passera. » tèt-pè signifie « ce ciel-ci. »

tèt est un démonstratif féminin, car le mot pè, qui veut dire ciel, est féminin.

C'est la raison pour laquelle, en 11.3, on a tèt-èntpè, littéralement « celle qui est au-dessus. »

c) Article pluriel + pronom relatif : N + €T (n + èt)

22.4 a-nèt-bék (comparables) à ceux qui vont

31.3 èn-nèt-sown (un médecin ne soigne pas) ceux qui connaissent

39.6 nèt-wôch ceux qui veulent

64.40 nèt-knahè ceux que tu découvriras

Remarque : L'article suivi du pronom relatif n'est pas nécessairement suivi d'un verbe. Il y a des mots formés du pronom relatif et d'une préposition, dans lesquels le verbe être est sous-entendu.

3.7 pèt-ènhoun	ce (celui) qui est dedans
3.8 pèt-ènbal	ce (celui) qui est dehors
5.2 pèt-èmpèmto	ce (celui) qui est devant
15.6 pèt-émaw	ce (celui) qui est là
69.4 nèt-émaw	ceux qui sont là

II. PRONOM RELATIF PRÉCÉDÉ DU DÉMONSTRATIF

Rappelons que le démonstratif est formé de l'article suivi d'une ou de deux voyelles. Si le pronom relatif est précédé d'un démonstratif, il s'allonge en général au moyen de la lettre € à

(€T€ ètè au lieu de €T èt) et n'est pas lié au mot qui suit

a) Démonstratif masculin + pronom relatif : TΔ€I €T(€)

7.2 paÿ ètè prômè nawomf	celui que l'homme mangera
7.4 paÿ ètè pmwî nawomf	celui que le lion mangera
77.2 paÿ èt-hitchôw	celui qui est sur eux

b) Démonstratif féminin + pronom relatif TΔ€I €T(€)

79.8 taÿ ètè èmpô	celle qui n'a pas conçu
112.2 taÿ ètochè èntpsuk'hé	celle qui dépend de l'âme
112.3 taÿ ètochè èntsarks	celle qui dépend de la chair

c) Démonstratif pluriel + pronom relatif

Il n'y a pas d'exemple de NΔ€I €T€ naÿ ètè dans Ts.

En 79.9, on aurait pu s'attendre à lire naÿ ètè èmpouti, puisque la construction de ce membre de phrase est parallèle à 79.8 où on a

tāy ètè. En fait, il arrive souvent dans les phrases négatives que le t du relatif disparaisse (peut-être par assimilation de la négation èmp-).

III. PRONOM RELATIF DONT L'ANTÉCÉDENT EST UN SUBSTANTIF

Le pronom relatif est toujours **È T èt** ; l'article précède alors le substantif au lieu de précéder le pronom relatif comme dans le paragraphe I :

Incipit 1	ènchatchè èt'hép	les paroles qui sont cachées
26.2	ptché èt'hèm pebal	la paille qui est dans l'œil
26.4	psòy èt'hèm pèkbal	la poutre qui est dans ton œil
41.5	pkèchèm ètwèntaf	aussi le peu qu'il a
65.21	anwojè ètèmmaw	les cultivateurs qui sont là
83.3	pwojnn ètènhétou	la lumière qui est en elles
84.2	ènhow ètètèmmaw	les jours où vous voyez

IV. VERBES SUBSTANTIVÉS PAR LE PRONOM RELATIF

Certains verbes, s'ils sont précédés du pronom relatif, perdent leur caractère de proposition relative et deviennent des substantifs.

a) au singulier

9.2	pètsitè	le semeur, litt. « celui qui sème »
46.4	pèttchocè	le supérieur, litt. « celui qui est haut »
52.5	pètonnh	le vivant, litt. « celui qui est vivant »

b) au pluriel

3.2	nètsòk	les guides, litt. « ceux qui attirent »
11.4	nètmowt	les morts, litt. « ceux qui sont morts »
11.5	nètonnh	les vivants, litt. « ceux qui sont vivants »
14.12	nètchônè	les malades, litt. « ceux qui sont malades »
49.2	nètsotp	les élus, litt. « ceux qui sont élus »
66.3	nètkôt	les constructeurs, litt. « ceux qui construisent »
69.6	nèthkajytt	les affamés, litt. « ceux qui sont affamés »

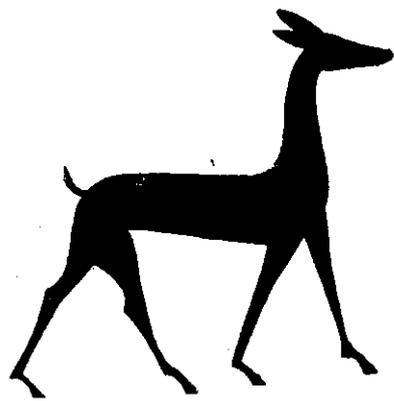
Yves HAAS

ERRATUM

Dans le numéro 22 des CAHIERS METANOIA, il faut rectifier comme suit :

page 34 ligne 2	au lieu de $\Pi\bar{N}$	lire $\Pi\bar{\epsilon}\bar{C}$
page 34 ligne 3	au lieu de $T\bar{N}$	lire $T\bar{\epsilon}\bar{C}$
page 34 ligne 4	au lieu de $N\bar{N}$	lire $N\bar{\epsilon}\bar{C}$
page 34 ligne 10.	au lieu de $\Pi\bar{\epsilon}\bar{T}\bar{N}$	lire $\Pi\bar{N}$
page 34 ligne 11.	au lieu de $T\bar{\epsilon}\bar{T}\bar{N}$	lire $T\bar{N}$
page 34 ligne 12.	au lieu de $N\bar{\epsilon}\bar{T}\bar{N}$	lire $N\bar{N}$

Dans ce même numéro 22, à la page 32, il convient d'ajouter au-dessous du titre « INITIATION A LA GRAMMAIRE COPTE », le sous-titre suivant : « TROISIEME COURS : LES ADJECTIFS POSSESSIFS ».



POESIE

POEME GNOSTIQUE

Entends-tu les appels
du grand voyage ?
Il va falloir partir,
nous dit-on,
sans armes ni bagages.
Voici venir le terme
que n'éludent
ni la drogue ni l'espoir
des prix de consolation.
Eh bien non !
Je n'écoute pas vos sirènes,
je n'irai pas au rendez-vous,
je ne partirai pas.
Immobile et sans peur,
je vous laisse le mouvement,
et garde le repos.
La terre peut tourner
sur son axe penché,
apportant les saisons de l'amour
et les saisons de la mort.
Le soleil aussi
connaît la danse des révolutions
tout en faisant monter
puis tarir
la sève des bons et des mauvais jours.
Je suis à l'origine
des rondes du ciel
et de l'enfer
à la naissance du flux
et à l'agonie du reflux
dans le Vide des origines
dont le nom est
PLENITUDE.

24-12-1979

E.